



HERBJØRG
WASSMO

MON AUTRE

roman traduit du norvégien
par Françoise Heide

Gaïa

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Artiste reconnue, Rut vit à Oslo, exposant son art en Europe et aux États-Unis. Héritier d'une entreprise familiale au nord de la Norvège, Gorm cherche la profondeur et envisage de reprendre des études de littérature. Alors que tous deux se connaissent depuis leur plus tendre enfance et n'ont jamais cessé de penser l'un à l'autre, ce n'est qu'à l'âge adulte, après des mariages ratés et de nouveaux départs, qu'ils se rencontrent vraiment. Leur désir de vivre une histoire d'amour authentique sera mis à l'épreuve par l'implacable pragmatisme qui l'emporte si souvent sur les rêves.

Avec une sensibilité rare, Wassmo nous entraîne dans un voyage émouvant à travers les paysages glacés du Nord et les tempêtes intérieures des cœurs humains. *Mon Autre* est une histoire intemporelle d'amour et de résilience, où chaque silence porte l'empreinte des sentiments inavoués et des espoirs inassouvis.

MON AUTRE

HERBJØRG WASSMO

Née en 1942 dans le nord de la Norvège, Herbjørg Wassmo est une auteure renommée pour ses romans et nouvelles imprégnés de l'atmosphère des régions septentrionales. Diplômée en psychologie et sciences sociales, elle a commencé à écrire dans les années 1970. Son premier grand succès, la "Trilogie de Tora", débute en 1981 avec *La Véranda aveugle* (Actes Sud, 1987), suivi de plusieurs romans et trilogies, dont "*Le Livre de Dina*" (Gaïa, 2013). Sa carrière de près de cinq décennies est jalonnée de succès et d'éloges. *Mon Autre* est le dernier opus d'une carrière exceptionnelle.

Exergue p. 7 : 1984, George Orwell (traduit de l'anglais par Amélie Audiberti),
© Gallimard, 1950

Ouvrage traduit avec le concours de NORLA



© Gyldendal Norsk Forlag AS, Oslo 2021

© ACTES SUD, 2024
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-19554-0

Herbjørg Wassmo

Mon Autre



roman traduit du norvégien
par Françoise Heide

Gaïa

*La réalité existe dans l'esprit humain et nulle
part ailleurs.*

GEORGE ORWELL, 1984

PRÉFACE

Ces deux-là, Rut et Gorm, n'ont cessé de se croiser par hasard depuis l'enfance, sans faire connaissance. Comme des morceaux de bois flotté qui s'entrechoquent au milieu des galets, à marée basse, avant de s'éloigner très vite, repoussés par les flots et le vent. La première fois, l'un a neuf ans et l'autre sept. Des garçons plus grands se moquent de lui, le mettent au défi d'atteindre un poteau avec une pierre, pour prouver qu'il n'est pas amoureux. La pierre rebondit contre le poteau et vient la toucher au front. Elle en gardera à vie la cicatrice. Aucun des deux n'oubliera ni l'incident ni l'autre.

ANNÉES 1984 À 1988

PREMIER CHAPITRE

Dès le seuil de la pièce, Gorm comprit qu'il était le seul à ne pas savoir ce qui était arrivé à sa sœur.

Mademoiselle Sørvik avait fait irruption en pleine réunion de travail matinale, pour lui souffler de rentrer immédiatement chez lui. L'ambulance garée dans la cour était un avertissement. Un médecin se tenait penché au-dessus du lit de Marianne.

Gorm entra dans la chambre, porté par des pieds insensibles. Mais qui marchaient. Le contenu du seau et la nature des instruments lui dirent qu'on venait de tenter un lavage d'estomac. Le médecin essuyait le visage de Marianne. Deux ambulanciers préparaient un brancard.

Elle semblait sans vie, ses yeux étaient fermés.

Gorm saisit une de ses mains entre les siennes et la trouva glacée.

— Qu'est-ce qu'elle a avalé ? s'entendit-il demander.

— On ne sait pas encore.

— Elle était consciente à votre arrivée ?

— Non. On va l'emmener. Il n'y a pas de place pour vous dans l'ambulance, mais vous pouvez nous suivre.

— Son état est-il très critique ?

— La jeune fille, en bas, n'a pas su nous préciser depuis combien de temps elle était là. Désolé, mais c'est tout ce que je peux vous dire, déclara le médecin sans le regarder.

En deux temps, trois mouvements, ils firent basculer la patiente comme un ballot de linge sur le brancard. Puis ils sortirent avec leur fardeau et s'engagèrent dans l'escalier.

Gorm rejoignit la porte et observa ce pas de deux étrangement maîtrisé, marche après marche. Celui qui descendait le premier tendait des bras puissants au-dessus de sa tête, de manière à garder la civière stable. Le second, pour la même raison, avançait au ras du sol, genoux pliés.

Assis dans le couloir, il attendait à présent que quelqu'un vienne lui dire qu'on ne pouvait plus rien pour elle, malheureusement. Ils semblaient avoir oublié son existence. Mais l'important, ce n'était pas lui. Il alla plusieurs fois se chercher de l'eau tiède à la fontaine murale, dans un gobelet de carton, et se força à boire à petites gorgées.

Il était encore très tôt. Seule une série de chaises vides, joliment alignées le long des murs, lui tenait compagnie. Il ne manquait pas de place. Et n'aurait pas à faire l'effort d'expliquer la situation à quelqu'un qui pourrait le reconnaître. Il vit une tête apparaître dans l'encadrement d'une porte, puis se retirer aussitôt. La porte claqua, claqua de nouveau en se rouvrant. La lumière vive qui tombait du plafond révélait sur le battant de multiples traces de mains.

Ce qu'il y avait d'irréel dans l'attente de cette annonce funèbre, c'était de pouvoir réfléchir.

Il devait le savoir depuis un certain temps, que Marianne souffrait. Aurait-il dû le comprendre déjà des années auparavant, quand elle avait épousé Jan ? Non. Il ne voyait pas les choses de cette manière, à l'époque. En tout cas, il croyait cette phase finie depuis longtemps. Il partait du principe que c'était elle qui avait voulu divorcer, et qu'elle n'avait pas de soucis d'argent. Il aurait dû parler davantage avec elle, évidemment, mais les journées passaient si vite.

Quand Edel et Marianne étaient venues à Grandegården pour le partage des biens, il avait laissé ses sœurs loger dans la maison de leur enfance, tandis que lui-même dormait dans la pièce contiguë à son bureau. Il n'était guère au courant de

ce qu'elles se disaient, débordé comme il l'était, ces jours-là. Il avait la tête pleine de ses projets pour la grande extension du bâtiment de l'entreprise.

Ils avaient dîné ensemble à deux reprises au restaurant du Grand Hôtel, sans qu'il s'aperçoive que Marianne était si près de vouloir mourir. Au contraire. Les conversations tournaient autour de l'héritage et de la répartition des affaires de leurs parents. Quand Edel avait dû repartir, Marianne lui avait demandé si elle pouvait rester, sachant qu'elle avait quelques jours de congé à prendre. "Oui, bien sûr, reste aussi longtemps que tu veux."

S'en était-il étonné ? Oui. Pendant la journée, la maison était pleine d'artisans et envahie par la poussière. Mais ça, elle le savait.

Aurait-il dû se rendre compte que quelque chose n'allait pas ? Oui, naturellement. Mais il continuait à dormir au bureau, à assister à des réunions de chantier et à suivre l'avancée des travaux. Et puis, il pensait qu'elle voyait de vieux amis, qu'elle ne devait pas manquer d'occupations.

Le premier soir après le départ d'Edel, ils avaient mangé ensemble dans la cuisine, et il lui avait demandé comment elle trouvait sa vie de célibataire.

— Plutôt calme, avait-elle répondu.

— Et tes ados ?

— Ils sont restés dans la maison, avec leur père, ils mènent leur petite vie. Là-bas, ils sont tout près de l'école et de leurs copains. Moi, je n'ai qu'un appartement exigü, avec une seule chambre.

— Et ton boulot à l'hôpital ?

— Ça suit son cours, avait-elle répondu.

C'est à ce moment-là qu'il aurait dû la démasquer. Lui demander comment elle allait *vraiment*. S'il y avait quelque chose dont elle avait envie de lui parler. Mais il ne lui avait pas posé la question. Ne lui avait pas tendu la perche. Maintenant, il était peut-être trop tard.

Il avait vidé son gobelet. Il le pétrit de toutes ses forces, jusqu'à ne plus avoir qu'une petite boule de carton au creux de la main. La porte battante, face à lui, s'ouvrait et se refermait. Des personnels infirmiers et des médecins passaient devant lui en toute hâte. Certains lui adressaient un signe de tête. Il n'aurait su dire s'il le leur rendait.

Il surveillait cette porte depuis une heure, quand un médecin s'avança vers lui en allongeant des pas hésitants.

Gorm se leva et se raidit comme un soldat qui attend les ordres. L'autre lui tendit la main. Il s'en saisit comme d'une amarre. Le médecin se racla discrètement la gorge.

— Vous pouvez entrer la voir. Mais n'essayez pas d'engager la conversation, ni de lui demander quoi que ce soit. Elle a l'esprit embrumé, il lui faut du repos.

— Merci ! fit Gorm avec une courbette. Comme si sa mère était là, dans la pièce, et qu'elle avait vu le médecin lui remettre un objet précieux.

Marianne avait les yeux fermés. Elle plissait presque les paupières. Par ailleurs, son visage était lisse et gris. Quelqu'un avait rassemblé avec un élastique ses longs cheveux ébouriffés. Il tira une chaise et s'assit près du lit. Prit sa main d'un geste hésitant. On lui avait posé une intraveineuse. Allez savoir ce que c'était. Bien des choses le dépassaient.

— Ça va aller, Marianne, lui chuchota-t-il résolument.

Les coins de ses lèvres frémirent, mais sa main restait molle.

— Je ne vais pas te laisser tomber, tu sais. Ça va aller, répéta-t-il.

Il resta assis là jusqu'à ce qu'une infirmière vienne lui demander de s'en aller. Ils devaient s'occuper d'elle avant la visite, expliqua-t-elle. *La visite, mais j'y suis, moi*, pensa-t-il, s'abstenant toutefois de le dire. Il se contenta de se lever, se pencha et embrassa Marianne sur le nez. Il eut l'impression qu'elle avait ouvert les yeux un instant. Mais sans doute prenait-il ses désirs pour des réalités.

— M. Grande. Nous allons veiller sur elle comme il faut, croyez-moi, lui assura l’infirmière avec gravité.

— Je pourrai revenir quand ? s’enquit-il.

— En principe, les visites, c’est l’après-midi, mais vous pourrez sûrement revenir avant.

Retourner tout de suite au bureau, ce n’était pas possible. Il roula au hasard. Prit de l’essence quelque part sur la nationale. La lumière du matin tentait de percer la neige mouillée de l’automne. Il remplit son réservoir de lave-glaces et passa un balai à vitres déguenillé sur les fenêtres de sa voiture. Puis il sillonna pendant une éternité les chemins gravillonnés aux alentours de la ville.

Plus tard dans la journée, il se présenta de nouveau à l’hôpital, et on l’autorisa à la revoir en dehors des heures prévues. Elle avait toujours les yeux fermés. Il tira la chaise jusqu’au bord du lit et se saisit de la main exempte de cathéter. Une artère, grosse et bleue, pulsait entre ses doigts. Il s’essaya à une conversation simple. Avec des mots banals. Comme “Tu te sens mieux ?”, sans qu’elle lui réponde.

Le médecin entra pendant qu’il se trouvait dans la chambre. Il lui serra la main avec un sourire encourageant. Tout allait bien, lui apprit-il au-dessus de la tête de Marianne, sans avoir posé la question à l’intéressée. Elle passerait la journée dans le service, mais pourrait rentrer chez elle le lendemain.

Et puis ? pensa Gorm, pris d’un honteux accès de panique. Une fois le médecin parti, il demanda à Marianne si elle préférait rester à l’hôpital une journée de plus. Elle secoua la tête du fond de son oreiller.

Il s’efforça de penser en termes pratiques. Promena les yeux autour de lui à la recherche de solutions. Entre la fenêtre et le radiateur, l’enduit fichait le camp. Ce qui donnait une couleur moche, avec des auréoles. En fixant du regard ce bout de mur, il comprit que ramener Marianne dans la chambre où tout s’était passé ne serait pas une bonne idée.

— Tu veux que je fasse remettre en ordre la chambre d'Edel ? Ça t'irait mieux ?

Elle acquiesça en cherchant sa main à tâtons.

— Et toi ? Tu dormiras où, toi ?

C'étaient les premiers mots qu'elle prononçait.

— Dans ma chambre à moi, juste derrière la cloison. Je regrette que tu te sois retrouvée seule dans la maison quand Edel s'en est allée. Je n'ai pas compris dans quel état tu étais, dit-il en lui pressant la main.

— Non, marmonna-t-elle en refermant les paupières.

De retour au bureau, il força son cerveau à fonctionner de façon rationnelle. Il pria Mademoiselle Sørvik de reporter à la semaine suivante l'entrevue avec les représentants de la commune, et de prévenir ceux qui devaient y assister, Ilse et Torstein. Pour cause de maladie, ajouta-t-il.

Le visage impassible, Mademoiselle Sørvik opina.

Alors qu'il faisait son possible pour liquider les opérations de routine sans réfléchir, il lui vint à l'esprit qu'il fallait parler à la femme de ménage de Grandegården. Lui parler de ce qui s'était passé. Puisque c'était elle qui avait trouvé Marianne. Sans compter les détails concrets à régler avec elle en vue de son retour. Il commença par demander à sa secrétaire de faire en sorte que la jeune femme ne s'en aille pas avant que lui-même ne soit rentré.

Après quoi il fit les cent pas à l'intérieur de son bureau, la porte ouverte sur le hall. Comment s'y prenait-on pour expliquer la tentative de suicide de sa propre sœur à une femme de ménage ?

D'après la grande pendule, dix minutes s'étaient écoulées. Il fallait bien qu'il en passe par là. Quand il eut entendu Mademoiselle Sørvik terminer sa communication avec Grandegården, il décida de lui parler de Marianne, même si elle était sans doute déjà au courant. Il l'avait bien fait le jour où Turid avait emmené Siri et l'avait plaqué. C'est qu'il y avait

quelque chose chez Mademoiselle Sørvik, un instinct. De toute manière, s'agissant de leur famille, elle savait tout. Il faut dire qu'elle faisait partie de l'héritage laissé par son père, comme tout le reste.

Il attrapa son manteau sur la patère et sortit dans le hall. Mademoiselle Sørvik était seule. Il se planta devant son bureau, le manteau entre les mains. Elle se leva, dans l'expectative. Son regard était direct et neutre.

— Je m'en vais et je ne reviendrai pas aujourd'hui. Vous comprenez – ma sœur a voulu en finir. Demain matin, je dois la ramener de l'hôpital chez nous, alors il se peut que je ne vienne pas travailler non plus.

Mademoiselle Sørvik fit "oui" de la tête sans poser de questions. Comme si l'on devait s'attendre à ce que des gens veuillent "en finir". Comme s'il fallait simplement s'abstenir d'en parler.

— Pourriez-vous demander que les artisans fassent une pause dans les travaux pendant quelques jours ?

— Ne vous inquiétez pas, M. Grande. Je me charge de faire passer le message.

— Merci, vous êtes une perle.

Elle marqua une légère hésitation, le temps d'assimiler le compliment, puis un petit sourire en biais apparut sur son visage, lui imprimant soudain une expression des plus vivantes.

— Vous en avez beaucoup sur les bras ces temps-ci, M. Grande, constata-t-elle.

— Je fais ce que je peux. Vu les circonstances, il n'y a pas de quoi se vanter, répondit-il en esquissant à son tour une sorte de sourire.

— Grand Dieu non, monsieur, ce n'est pas votre style.

Tone, la jeune fille qui s'occupait de la maison, était encore là à son arrivée. Mais les ouvriers étaient partis. Elle s'enquit timidement de Marianne, en bégayant.

— Elle est en vie grâce à vous. Je ne sais pas ce que je pourrais vous offrir pour vous remercier.

Elle le regarda, de la frayeur plein les yeux, et secoua la tête.

— Je ne crois pas qu'on puisse se faire payer pour ça. C'était juste une chance que j'arrive aussi tôt au travail.

— C'est vous qui l'avez sauvée, Tone. Vous le savez parfaitement ! Je devrais vous donner votre journée avec plein salaire aujourd'hui, mais en fait, j'ai besoin de vous. Parce que je dois la ramener de l'hôpital demain matin. Vous pourriez déménager ses affaires dans la chambre à l'autre bout du couloir ? Celle qui est à côté de la mienne. Vous pensez qu'il y a moyen de rendre la pièce habitable ? Accueillante ?

La jeune femme acquiesça, tout en survolant d'un regard vibrant d'inquiétude les traces laissées un peu partout par les ouvriers. Ils en étaient à la salle à manger. Les murs écorchés réapparaissaient sous plusieurs couches de vieux papier peint. Il fallait absolument leur demander de s'arrêter jusqu'à la fin de la semaine.

— De quoi manger, une chambre bien chaude, un lit tout frais, des fleurs, psalmodia-t-il, en sortant un gros billet qu'il posa sur la table. Et puis, soyez gentille, Tone, j'apprécierais que vous n'ébruities pas trop cette affaire en ville, n'est-ce pas ?

— Oui, fit-elle énergiquement, au bord des larmes.

C'est comme ça que je m'y prends, se dit-il. Un billet. Et j'obtiens ce qu'il me faut.

— Vous pourriez trouver des vêtements pour sa sortie de l'hôpital ? Et des affaires de toilette, dans la salle de bains. Que je puisse les apporter là-bas dès aujourd'hui.

Tone fila comme le vent de pièce en pièce, puis redescendit dans l'entrée avec un sac. Lui-même avait sorti un gros pull de son placard, et déniché le grand manteau que Marianne portait à son arrivée.

— L'hiver est bien précoce, cette année, dit-il en l'air.

Tone approuva sans un mot. Tous deux regardaient la bourrasque de neige qui s'abattait sur les vitres de la cuisine.

Le thermomètre accroché au cadre extérieur de la fenêtre flirtait avec zéro, alors qu'on n'était encore que le 5 octobre.

Il entra dans la chambre de Marianne avec le sac. Elle dormait. Ou faisait semblant. Il se pencha et posa la main sur la sienne. Elle était encore bien froide, cette main. Mais il lui sembla qu'elle bougeait. Marianne devait savoir qu'il était là. Il resta un petit moment. Attendit. Puis l'embrassa sur le nez avant de repartir.

Comme il verrouillait derrière lui la porte de Grandegården, un grand vide s'empara de lui. Il comprit que cette maison, au fond, n'était pas la sienne, mais celle de Marianne. Ses pas résonnaient. Martelaient dans l'espace la solitude et le désespoir de sa sœur.

Mais Tone s'était démenée comme un diable. Toute la ferraille accumulée dans l'entrée avait disparu. Il flottait dans l'air une odeur de savon noir. Des tulipes rouges trônaient sur la console surmontée d'un miroir, dans le grand vestibule presque vide. Elle avait fait des courses et rempli le frigo. La table à manger était à moitié habillée d'une nappe qui remontait à l'époque de sa mère.

La porte de la chambre de Marianne était fermée. Il n'avait aucune envie d'y mettre le nez, et se dirigea droit vers celle d'Edel. Tone s'était donné du mal. Un lit accueillant, avec une couverture en laine côté pieds. Des radiateurs bien chauds. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre. Elle donnait sur la mer. Une ferrure qui s'était décrochée de la gouttière se balançait en tintant. Le vent soufflait fort depuis plusieurs jours. Il ouvrit la fenêtre et envoya balader la ferrure d'un coup de poing. Il l'entendit tomber sur les pierres du perron. Et se demanda pourquoi il avait mis autant de force dans son geste. Ses doigts saignaient. Il se les fourra dans la bouche et s'immobilisa un moment. Comme s'il était redevenu un gamin de douze ans qui doit dissimuler sa colère.

L'instant d'après, il prit conscience du sentiment d'enfermement qui était le sien, dans cette maison. Il ne respirait librement que dans son repaire privé au travail. Était-ce aussi ce qu'avait ressenti son père ? Et Marianne ?

Il finit par descendre à la cuisine. Se réchauffa une boîte de boulettes de viande et sortit une bière du réfrigérateur. Tout en mangeant, il entreprit une sorte de dialogue avec lui-même. Et s'il demandait conseil à Ilse ? S'il lui racontait tout, lui expliquait que Marianne était désormais sous sa responsabilité ? Il écarta l'idée. Leur relation n'était pas faite pour les confidences. Entre eux, c'était l'entreprise, le magasin. Pendant un temps, il y avait eu aussi des excursions incognito à Indrefjord. Et des échanges physiques, quand elle l'y invitait.

Mais c'était devenu impossible du jour où Rut, au bout de quatorze ans, était réapparue devant l'ascenseur du bureau. Ilse et lui allaient à une réunion quand il s'était soudain retrouvé nez à nez avec elle, Rut. Il n'avait même pas réussi à savoir pour combien de temps elle était dans les parages. Dès qu'elle était partie, il s'était lancé dans une stupide enquête pour savoir où elle séjournait. Tout ce qu'il avait réussi à apprendre, c'était qu'elle devait exposer à Oslo, à la fin du mois de novembre.

* * *

Le lendemain, il ramena Marianne à travers la ville sous la tempête de neige. Tous deux se taisaient. Les essuie-glaces assuraient la communication à leur façon.

— Tu as froid ? demanda-t-il avec un coup d'œil vers elle.

— Non, répondit-elle seulement.

Une fois à Grandegården, il l'aida à sortir de voiture, empiétrée comme elle l'était dans son gros manteau, et la soutint dans l'escalier jusqu'à l'étage. Elle s'arrêta à mi-chemin et s'appuya tout contre lui. À la lumière de l'applique, il vit à quel point son visage était gris. Mais elle ne pleurait pas. Elle ne s'agrippait pas à lui comme elle en avait l'habitude

quand tout allait mal, se souvint-il. Marianne était devenue adulte, fallait-il croire, avec tout ce que cela entraînait. Le suicide, par exemple.

Arrivée dans la chambre d'Edel, elle se laissa glisser sur le lit et ferma les yeux. Il remonta le plaid sur elle et lui proposa une tasse de thé. Elle hocha la tête. Il alla lui chercher un verre d'eau qu'il posa sur la table de nuit. Comme il lui demandait si elle avait besoin d'autre chose et qu'elle ne répondait pas, il fut pris d'un sentiment qui ressemblait à la colère.

Le médecin lui avait dit qu'elle avait avalé une dose létale de somnifères. C'était pure chance si on l'avait trouvée à temps. Pour une infirmière, se procurer des somnifères devait être assez facile. Sans doute les avait-elle emportés en venant à Grandegården. Elle avait prévu de rentrer pour mourir.

Il se figea un instant pour lui laisser le temps de dire quelque chose, puis se dirigea vers la porte.

— Bon. Je vais dans ma chambre, j'ai quelques coups de fil à passer. Je laisse ouvert ?

Elle ne répondait toujours pas. Restait immobile, les yeux fermés.

— Tu n'as qu'à appeler et j'arrive, dit-il, et il sortit dans le couloir sans tirer la porte derrière lui.

Il appela Mademoiselle Sørvik, et apprit qu'un lot important de marchandises, arrivé endommagé par un dégât des eaux, était resté en attente, sans qu'on procède aux formalités de douane. Il se estimait qu'il fallait aller examiner les articles dans les locaux de la douane, ou ils auraient des problèmes. Il s'agissait de vêtements d'importation pour femmes, qu'ils avaient compté mettre en vitrine pour Noël.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-il.

— Mlle Berg est déjà partie voir de quoi il retournait. Elle a dit qu'elle avait l'intention de se mettre en rapport avec le fournisseur, et de faire annuler la facture. Et si possible, de faire expédier un nouveau lot avant le début des ventes de Noël.

Mademoiselle Sørvik respectait les formes. Au bureau, Ilse était “Mademoiselle Berg”.

— Et que M. Grande ne se fasse pas de soucis pour les ouvriers à Grandegården. L’entrepreneur les fera travailler sur le chantier de l’entreprise. Pour qu’ils évitent d’avoir à se tourner les pouces. Mlle Berg pense que ça ne pose pas trop de problèmes. Le tout, c’est de bien faire la distinction dans la comptabilité.

Une fois la conversation terminée, il retourna voir Marianne.

— Est-ce que madame aurait quand même envie d’une tasse de thé ? s’enquit-il, et il attendit la réponse.

Au bout d’un certain temps, de faibles sons sortirent de l’oreiller.

— Oui, si monsieur Grande peut passer commande.

— Ah, voilà qui me fait plaisir, répondit-il sur un ton taquin.

Comme s’ils étaient redevenus adolescents et se moquaient l’un de l’autre.

Tone, en bas, vaquait à ses occupations, aussi monta-t-il lui-même les deux tasses et deux demi-tranches de pain, une avec du fromage de chèvre et l’autre du pâté de foie. Il les posa sur la table de nuit, et attendit pendant qu’elle se hissait en position assise.

— Tu peux t’en aller. Je ne suis plus en train de mourir, dit-elle.

— Non, j’entends ça, répondit-il en essayant de rire.

Mais cette colère, là, le tenait encore. Pendant qu’elle mangeait, il retourna dans sa chambre, en se demandant ce qu’il allait bien pouvoir faire.

Il aurait dû donner plus de responsabilités à Torstein pour les prochains jours. Se reposer entièrement sur Ilse et Mademoiselle Sørvik, c’était une erreur. Mais en y réfléchissant, il comprit qu’il ne se fait plus à Torstein pour assurer toutes les tâches qui lui revenaient. Cette conversation qu’il aurait dû avoir avec lui sur ce qu’impliquait son poste de sous-directeur, il l’avait sans cesse repoussée. Depuis un an, on l’avait vu de plus en plus souvent se pointer nonchalamment au bureau à midi.

Gorm tourna plusieurs fois en rond dans sa chambre, irrité de ne pas s'être décidé à lui parler plus tôt. Et irrité par sa propre irritation. Torstein, ce n'était pas l'essentiel. L'essentiel, à l'heure présente, c'était que Marianne soit en vie.

Quand il l'entendit se lever et aller aux toilettes, une pensée lui tomba dessus comme une stalactite de glace. Ces somnifères, en avait-elle encore ? Il allait falloir lui poser la question, et percer à jour un éventuel mensonge.

Elle était assise bien droite dans son lit. Son visage avait retrouvé un peu de couleur. Les tartines avaient disparu, mais la tasse était encore à moitié pleine. Il entra dans la chambre.

— Il t'en reste, des somnifères ? lança-t-il, sentant aussitôt la balourdise de son ton.

— Non, je croyais qu'une bonne dose suffirait.

— C'était plus que suffisant, à mon avis, répliqua-t-il.

— Qu'est-ce que tu sais au juste ? lui demanda-t-elle, en refermant les yeux.

— Sur toi ? Plus rien. Il serait peut-être possible que tu m'informes ?

— Tu es fâché ?

— Puisque tu poses la question, oui, je suis assez furieux.

Il s'avança jusqu'à elle et empoigna à deux mains la tête de lit.

— Nom de Dieu, Marianne, pourquoi diable as-tu fait ça ?

Elle laissa retomber sa tête sur sa poitrine et ne bougea plus.

— C'est que... je n'en pouvais plus, Gorm. Tout était noir. Tout était noir depuis longtemps, murmura-t-elle sans le regarder.

Il s'assit sur le bord du lit.

— Tu n'en pouvais plus de quoi ? Tu le sais ?

— De cette existence vide, répondit-elle, rouvrant les yeux et fixant un point dans l'air.

Alors il fit ce qu'il avait à faire. Comme s'ils étaient encore des gamins seuls au monde. Il referma la porte. Délaça ses grosses chaussures d'hiver qu'il avait gardées sans

s'expliquer pourquoi, les enleva, puis il s'assit en tailleur sur le lit, la poussa un peu vers le mur pour se faire de la place et se mit à son aise.

— Vas-y. Parle-moi, quoi, merde, lui ordonna-t-il à mi-voix.

Un fil se détachait de la couverture. Il ne put s'empêcher de l'attraper et de tirer dessus. Plusieurs autres suivirent, avec de vilaines fronces. Voilà qu'il abîmait sans raison une couverture en laine tissée.

— Je n'y arrivais plus, Gorm. Je n'arrivais plus à rien. Et j'avais tellement honte, ajouta-t-elle en lui attrapant le bras.

— De quoi est-ce que tu avais honte ?

— D'être qui je suis. Tout était sale. Moche. Ça ne servait à rien que j'aïlle ici ou là.

Il se pencha. La serra contre lui. Une curieuse odeur de savon parfumé et de sueur lui parvint quand elle se jeta à son cou, s'abandonnant aux pleurs en longs sanglots irrépissibles.

La colère lâcha prise.

— Bon, mais c'est ce que tu ressentais à ce moment-là, pas maintenant. Tu es une fille bien, la meilleure et la plus droite que je connaisse. On va prendre notre temps, dit-il. Tous les deux, hein ?

— Tu ne peux pas entrer là-dedans, Gorm.

— Tu vas devoir faire le gros du chemin toi-même, c'est clair, mais je pourrai t'aider. Quand as-tu commencé à tout voir en noir ?

— Je ne me rappelle pas. C'est venu petit à petit. Au début, je n'ai pas compris. Parce que tout devait être parfait. Je me suis mariée avec Jan pour me débarrasser de la sale petite fille que j'étais. Je voulais que tout soit bien comme il faut. Et le mur m'a foncé dessus. Le noir est arrivé au moment de mon premier accouchement. Je n'osais pas. J'avais une peur bleue. Pas de mourir, mais de la douleur. D'être prisonnière. Mais je n'avais pas le choix. Le gosse, il faut qu'il sorte d'une manière ou d'une autre. Et tout s'est bien

passé, si on veut. Jan, lui, il n'a rien vu. Il avait d'autres choses auxquelles penser. Un nouveau boulot. On a déménagé de Trondheim pour Oslo.

— Tu ne lui en as pas parlé ? demanda-t-il en lui tendant un mouchoir propre qu'on avait veillé à lui mettre dans la poche.

— Qu'est-ce que je lui aurais dit ? Personne dans cette maison n'a jamais appris à trouver les mots qu'il fallait... Il parlait d'argent. D'argent, encore et toujours.

— On n'a jamais eu à en parler, nous deux, lui rappela-t-il. Chaque fois qu'on en avait besoin, il y en avait quelque part.

— Oui. Et ce n'est pas non plus sa faute si je suis rentrée dans le mur, reconnut-elle, avant de se moucher bruyamment.

— C'était quoi, alors ?

Elle le regarda avec des yeux cernés de rouge. Puis se moucha de nouveau.

— Qu'est-ce qui fait qu'un château de cartes s'écroule ? chuchota-t-elle.

— Que quelqu'un souffle dessus. Ou lui donne un petit coup. Quelqu'un t'a trahie, Marianne ?

Elle fixa le vide avant de répondre.

— Trahie ? Ça serait plutôt moi qui me serais trahie moi-même. Je n'ai pas vu la vérité. Je n'ai jamais osé me regarder comme j'étais, je jouais le rôle de Marianne Grande. Une fois dans la vraie vie, ce genre de bêtises, ça n'avance à rien.

— Qu'est-ce qui fait avancer dans la vraie vie, Marianne ?

— Ça, je ne peux pas te le dire. Ce serait trop lourd pour toi.

— Je suis prêt à courir le risque, répondit-il.

— Moi pas.

— OK, dit-il, alors parle-moi de ce que tu pensais à propos d'autres choses.

Elle se mouchait encore.

— Je n'arrivais pas à me dire que je devais jouer la Marianne que les autres pouvaient accepter.

— Ce n'est pas non plus ce que tu dois faire, répondit-il avec décision.

Elle lui lâcha le cou. Lui posa les deux paumes sur la poitrine et le regarda dans les yeux.

— Gorm, pauvre Gorm, lâcha-t-elle simplement, avant de s'affaler de nouveau.

Elle reposait lourdement sur lui, sans bouger. Sans qu'il puisse même sentir si elle respirait.

Une ombre glissa sur le mur, avec une infinie lenteur. Un reflet venu de l'extérieur, sans doute. Quelque chose lui disait qu'il aurait dû sortir de ce lit. Mais comment faire ? Il s'éclaircit la voix.

— C'est bizarre. Quelques années passent, et d'un coup, tout est devenu différent. Pas seulement nous, mais les gens qu'on voit tous les jours. Et ceux qu'on croise moins souvent mais qu'on croit connaître quand même, eux aussi changent. Sans qu'on le sache. Jamais je n'aurais pensé que tu puisses essayer de mettre fin à tes jours. Pour moi, tu étais la vie. L'ouverture d'esprit. L'insolence de la vérité.

— Le suicide, c'est une vérité insolente, non ?

— Non, Marianne, c'est un appel à l'aide.

Le téléphone sonnait dans la chambre d'à côté. Gorm ne réagissait pas.

— Réponds, lui dit-elle.

Il se leva et réussit à décrocher à temps. C'était Mademoiselle Sørvik qui proposait de lui faire porter son courrier par un coursier. Inutile qu'il se déplace lui-même. Tout allait bien.

Il la remercia et l'informa qu'il resterait encore chez lui le lendemain. Si elle voulait bien vérifier dans son bloc-notes qu'il n'avait pas oublié de rendez-vous à annuler... Il était entre autres prévu qu'Ilse et lui passent en revue la comptabilité semestrielle avant le conseil d'administration. Au bout d'un bref échange, il alla retrouver Marianne à pas lents.

— Je n'ai pas pu éviter d'entendre que tu annulais tout à cause de moi, dit-elle.

— Non, répondit-il, c'est pour moi. De temps en temps il faut savoir sortir de son petit commerce. Ce dont j'ai besoin

en ce moment, c'est de rester à la maison jouer avec ma sœur.
Qu'est-ce qu'on fait ?

— Arrête tes bêtises, fit-elle, en se rasant tant bien que mal.

— Tu sais où sont nos vieux jeux ? Ceux auxquels on jouait sur la table de la cuisine avec Olga, quand plus rien n'allait ? lui demanda-t-il.

Elle restait là, comme un ballot de linge fripé. Puis son visage gris s'éclaira d'un sourire.

— Dans le tiroir de la cuisine, à côté de la caisse à charbon.

— Oui ! s'exclama-t-il. Les petits chevaux ? Les petits chevaux, nom d'une pipe, je vais les chercher !

Le soir était tombé. Ils avaient passé des heures sous ce plaid, séparés par le jeu de petits chevaux. Il avait remporté trois victoires, elle dix-neuf. Il était allé préparer d'autres tartines qu'ils avaient mangées ensemble, sur le lit. Elle avait renversé du lait, lâché "Zut !". Il l'avait absoute avec un "pas grave", et s'était mis en quête d'un torchon. Puis il lui avait souhaité bonne nuit et l'avait embrassée sur le nez. Il se retourna sur le pas de la porte :

— Je laisse ouvert ?

— Non, ça ira, lui répondit-elle d'un ton léger.

Il déboucha une bouteille de Mack et alluma une cigarette. Assis dans sa chambre, il laissa son regard se perdre longuement dans le noir des carreaux de fenêtre. Puis il sortit de sa poche de veste son carnet et son stylo plume.

Le stylo refusa d'abord de coopérer. Puis l'encre apparut, en un joli filet régulier.

Quand le sort veut qu'on vive, le jeu et le rêve deviennent viraux. Sans eux, le cerveau se dessèche, les seuls signaux qu'il puisse envoyer portent sur les attentes de la société.

Marianne en est-elle là ?

Mon père en était-il là avant de s'attacher à la chaîne d'amarrage de son bateau, le corps lesté d'une grosse pierre ?

* * *

Au bout de deux jours, Marianne se leva et s'habilla, mais elle refusa de sortir. Il comprit qu'il fallait faire quelque chose. Solliciter l'aide de personnes extérieures était impensable. Elle le prendrait mal.

Tone était venue durant la journée, pendant qu'il passait quelques heures au bureau. À présent, on était le soir, il n'y avait plus que Marianne et lui dans la maison. Dehors, ce n'étaient que froid et neige mouillée. À l'intérieur, chaleur claustrophobique et moiteur des âmes.

— Je crois que tu as besoin de voir d'autres gens que moi, Marianne, lui dit-il depuis la chaise où il s'était installé, à côté du lit.

Couchée tout habillée sous la couverture, elle s'appliquait à nouer les fils de laine qu'il avait tirés.

— Oui, pas de problème, on fait la queue pour venir me voir, n'est-ce pas ?

— Tu as besoin d'un thérapeute. Quelqu'un qui ne soit pas de la famille.

— Tu voudrais que je devienne comme maman, abonnée aux cures thermales ?

— Épargne-nous à tous les deux les sarcasmes sur maman. Et puis, il va falloir que je laisse revenir les ouvriers. Ça ne sera pas vraiment reposant, ici, dans la journée. Il vaudrait mieux que tu sortes.

— Je sais que c'est égoïste de tout te flanquer sur le dos, Gorm. Je vais bientôt m'en aller. Parole d'honneur. Il me faut juste un peu de temps.

— Prends le temps qu'il te faudra. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Mais ce serait plus facile si tu reprenais une espèce de train-train quotidien, tu ne crois pas ?

— Tout à fait d'accord, dit-elle avec un enjouement qui sonnait faux.

Pause.

— Je ne t'ai pas posé la question, mais je suppose que tu vas devoir informer l'hôpital que ton absence sera plus longue que prévu.

— J'ai démissionné, je ne pensais pas avoir à y retourner.

Il se sentit comme prisonnier d'un marécage qui n'allait pas tarder à l'engloutir.

— Tu ne te plaisais pas au travail ? risqua-t-il.

— Non, mais il fallait bien que je bosse, et c'était le métier que j'avais appris, répondit-elle d'un ton rageur.

Il la regarda.

— Ah bon. Tu aurais préféré quoi, comme travail ?

— Faire entrer Grande & Co dans l'époque moderne, sans les règles idiotes faites pour favoriser des mecs qui ne pensent qu'à leur nombril.

Il mit un certain temps à saisir ce qu'il venait d'entendre. Et commit l'erreur.

— Tu veux dire que je ne pense qu'à moi, et que je ne suis pas la bonne personne pour diriger Grande & Co ?

— Je n'ai pas dit ça. J'ai répondu à ta question sur ce que j'aurais aimé faire d'autre.

— Je vois que tu es en train de te requinquer, remarquait-il sur un ton qui se voulait rieur.

Le commentaire tomba à plat. Depuis son lit, elle le fusillait presque du regard.

— Tu es né là-dedans, le rôle du "prince héritier", on te l'a fait ingurgiter au biberon. Tu te permets de me charrier, mais tu ne vois pas qu'on t'a placé à la tête d'une entreprise dont tu te fichais comme de l'an quarante. Edel et moi, on ne nous a jamais demandé notre avis.

Il laissa cette vérité à laquelle il avait déjà réfléchi lui-même faire son chemin dans sa tête. Et la décision fut prise.

— Tu as raison. Alors tu vas t'accorder une nouvelle chance. Dès demain matin. Tu es furieuse depuis la publication du testament et la répartition de l'héritage, c'est bien ça ? En plus, tu as fait comme moi, tu as épousé quelqu'un qui ne pouvait pas être ton grand amour.

— Le grand amour ? ironisa-t-elle.

— Oui, parfaitement. Et ne te moque pas de ces mots-là, s'il te plaît. Enfin bon. Demain, tu commences à travailler pour faire entrer Grande & Co dans l'époque moderne. D'abord en équipe avec moi, et ensuite, tu verras toi-même petit à petit quelles responsabilités tu veux prendre.

Elle commença par le fixer d'un regard furibond. Puis elle sembla s'effondrer, la bouche rétrécie et le menton sur la poitrine.

— Travailler sur quoi ?

— Ça, moi, je ne sais pas. C'est toi qui dois pouvoir trouver, puisque tu y penses depuis des années. Ce ne sont pas les tâches et les problèmes qui manquent. En ce moment, on négocie dur avec la commune pour pouvoir étendre le terrain de la boîte jusqu'à la mer et se débarrasser du bidonville qui longe la clôture.

— Je n'ai même pas un brevet de commerce, glissa-t-elle timidement.

— Mais moi j'ai fait une grande école. Et tu n'as sans doute pas l'intention de me mettre à la porte tout de suite ?

Elle s'en prit à la couette. La secoua. Attrapa une bonne poignée de ses longs cheveux pour en fouetter l'air d'un côté à l'autre. Exactement comme à seize ans, quand ils venaient de se disputer pour un motif quelconque.

— Sors d'ici ! Tu es impossible, fit-elle sur un ton étonnamment calme.

Il la prit au mot. Mais en laissant les portes entrouvertes. De sorte qu'il l'entendit aller et venir dans sa chambre, tandis que lui-même, debout à la fenêtre les mains dans les poches, considérait le monde battu par les vents.

Au bout d'un moment, elle vint le retrouver sans frapper à la porte.

— Tu étais sérieux ? On travaillerait ensemble ? demanda-t-elle.

Il avait le combiné du téléphone à la main, mais n'avait pas composé de numéro. Il raccrocha et se retourna vers elle.

— Ensemble, oui. On ira voir les gens. Tu feras connaissance en leur disant que l'activité t'intéresse, que ça t'a toujours intéressée. Ou ce que tu voudras, d'ailleurs. Ça ferait forte impression si tu leur balançais les choses comme elles sont. Que finalement, c'est toi l'aînée. Qu'il aurait été plus normal que tu sois leur patronne depuis le début.

— Impossible, ça ferait trop naïf, trancha-t-elle.

— Ah bon. Et depuis quand est-ce que ça te soucie, qu'on puisse te trouver naïve ? Tu viens de m'expliquer qu'en fait, ce que tu voulais par-dessus tout, c'était Grande & Co. Donne-moi une raison pour laquelle tu ne pourrais pas entrer dans la boîte telle que tu es, alors que ton frère a dû le faire sans qu'on lui demande son avis. Tu es une femme mûre. Tu sais ce que tu veux. Alors que moi, j'étais un jeune coq égoïste qui cherchait d'autres aventures.

— Grand Dieu, Gorm, demain ? Quelques valium et j'y vais.

— Je te déconseille formellement le valium. Ce n'est pas une dose quotidienne de valium qui t'aidera à moderniser Grande & Co. Les premiers temps, j'ai fait l'erreur de venir avec la gueule de bois. Ça ne marchait pas. Mais comme je l'ai dit, comparé à toi, j'étais un gamin. Tu l'as mis où, d'ailleurs ?

— Quoi donc ?

— Ton valium.

— Dans ma trousse de toilette. Tu veux que je te montre pour que tu puisses vérifier ?

— Non. Si on veut faire équipe au travail, il faut qu'on ait confiance dans la capacité de l'autre à se passer de valium.

Le lendemain matin, il l'entendit se lever alors qu'il était à la table de la cuisine, occupé à passer en revue les dossiers qui l'attendaient au bureau.

Après un séjour d'une éternité dans la salle de bains, elle le rejoignit, vêtue d'un sage tailleur bleu marine. Il s'abstint de lui demander où elle l'avait déniché. Il lui vint une idée macabre. Elle l'avait peut-être emporté pour qu'on le lui mette avant de l'enterrer.

Ils prirent une tasse de café et une tranche de pain sans plus de manières. Comme s'ils étaient retombés dans les vieilles habitudes de leur enfance, quand ils déjeunaient dans le domaine d'Olga avant d'aller à l'école. La cuisine était l'une des seules pièces où l'on avait autorisé à garder leurs vieux meubles et tout ce qui était fixé aux murs. Pour qu'il soit possible d'y vivre, à vrai dire.

Il était déjà 8 heures. Marianne ne semblait pas très en verve.

— Tu es en forme ? finit-il par lui demander.

— En forme, n'exagérons rien, répondit-elle à mi-voix, en posant sa tartine à moitié grignotée.

— Tu es toujours en rogne ? glissa-t-il avant de se lever.

— Non. Terrorisée, rectifia-t-elle.

— D'ici tout à l'heure, ça sera passé, lui assura-t-il avec une tape sur l'épaule.

Une fois dans la voiture, il mesura dans quoi il l'avait embarquée. Elle couvrait de mains tremblantes le sac à bandoulière posé sur ses genoux. Le valium, ça ne devait pas dater d'hier. Il était même possible qu'elle en ait pris ce matin. Il ne lui posa pas la question. Peut-être en aurait-il eu besoin lui-même, s'avoua-t-il.

— J'ai appelé Sørvik hier soir. Elle sait que tu vas passer dire bonjour au personnel. Que tu es ici pour un bout de temps, et que tu aimerais bien t'engager dans la boîte, déclara-t-il.

— Et c'est maintenant que tu le dis ?

— J'aurais peut-être dû dès hier soir, mais je l'ai appelée tard, chez elle. Je croyais que tu dormais.

— Je n'ai plus rien pour pouvoir dormir, murmura-t-elle.
Il ne répondit pas.

Comme ils entraient dans les garages, elle lui demanda comment Mademoiselle Sørvik avait pris l'annonce de sa visite.

— Elle n'a pas manifesté le moindre étonnement, répondit-il, sans préciser que sa secrétaire lui avait promis de veiller à ce que Marianne se sente la bienvenue.

Avant de raccrocher, il avait eu une phrase qu'elle aurait dû entendre plus souvent :

— Merci, Mlle Sørvik. Vous êtes le ciment de Grande & Co.

Il traversa les locaux administratifs en présentant Marianne comme sa sœur aînée et sa nouvelle collaboratrice. Elle serra des mains en souriant, répéta les noms. Il fut frappé par sa capacité à retrouver les vieilles façons formelles de son éducation.

Ilse, qui se trouvait dans la section affectée à la comptabilité, présenta les "matheux", comme elle les appelait. À voir sa mine, on aurait dit qu'ils lui appartenaient. Torstein avait son bureau particulier. Mais il n'était pas encore arrivé.

Le tour d'horizon achevé, Gorm laissa Marianne aux bons soins de Mademoiselle Sørvik, et se retrancha dans son propre domaine. Il s'assit à son bureau et souffla en regardant la pile qui s'était accumulée dans sa corbeille à courrier. Les pensées affluaient pêle-mêle dans sa tête. Comme s'il n'en était plus responsable. Ce devait être du soulagement.

Un peu plus tard, on frappa trois coups secs à la porte, et Ilse entra sans attendre qu'il réponde.

— Bon retour parmi nous, lui dit-elle en refermant.

— Ce n'était pas trop lourd pour toi, pendant mon absence ? interrogea-t-il.

— Ça n'a pas dû être facile pour toi non plus, si j'ai bien compris.

Il opina sans rien dire.

Elle s'était avancée jusqu'au bureau. Il se leva en pointant du doigt la chaise destinée aux visiteurs. Comme elle ne s'asseyait pas, il resta lui aussi debout.

— C'était une tentative de suicide ? lui demanda-t-elle sans ambages.

Il acquiesça.

— Comment le sais-tu ?

— Sørvik me l'a fait comprendre indirectement.

Il se rassit, appuya un instant sa tête entre ses mains, jusqu'à ce que leurs regards se croisent.

— Je peux te poser une question ? commença-t-elle. C'est elle qui a envie d'entrer dans la société, ou tu as joué le juge des tutelles ?

— Je ne sais pas comment tu qualifierais la chose. Quand elle s'est mise à me titiller sur mon droit à hériter de Grande & Co au motif que j'étais le fils de la maison, alors qu'elle était l'aînée, je l'ai prise au mot. Elle a besoin d'être intégrée. Mais je ne sais pas comment on va devoir s'y prendre. Tu pourras m'épauler, Ilse ?

— Évidemment. Mais il faudra s'y mettre à plusieurs pour lui faire remonter la pente.

— Pas trop de monde non plus. N'en parle pas en ville. Si les gens se mettent à la regarder et à chuchoter en la voyant, elle s'en apercevra.

Ilse l'observa avec attention comme si elle venait de découvrir à quel point il était bête.

— Gorm, prononça-t-elle seulement.

— Merci, répondit-il.

Il se leva et il lui tendit la main en signe de reconnaissance.

Mais au lieu de la serrer, Ilse lui tendit une grande enveloppe qu'il n'avait pas encore remarquée.

— Rut Nettet t'envoie le catalogue de son exposition à Oslo, le 30 novembre.

Ilse aurait très bien pu le glisser dans le courrier, se dit-il. Mais elle avait choisi de le lui remettre en mains propres. Il ne lui demanda pas pourquoi.

— Les tableaux qu'on voit dans le catalogue sont différents de celui-ci, remarqua-t-elle en se retournant vers la grande toile qui occupait l'essentiel du mur face à lui.

Une œuvre signée Rut Nessel, représentant un dalmatien avec un regard fixe d'être humain, débarquant ventre à terre dans la pièce. Vision qui s'imposait à quiconque fréquentait ce bureau.

Il prit l'enveloppe sans un mot. Elle était adressée à Gorm Grande, non à sa société. Ilse l'avait ouverte quand même. Fallait-il s'en agacer ? Non.

— Tu vas sûrement y aller, prédit-elle, comme s'il s'agissait pour elle non d'une question, mais d'une certitude.

— J'espère que ce sera possible, marmonna-t-il.

— Bien sûr que ça le sera, répondit-elle, et elle sortit avant qu'il n'ait pu dire un mot de plus.

DEUXIÈME CHAPITRE

Rut s'était toujours dit que la mélancolie s'évaporait dès qu'elle approchait du chevalet.

Mais à cet instant, elle n'en était plus si sûre. Le fait qu'il l'ait découverte dans cet état honteux n'allégeait pas vraiment la gueule de bois. Durant les premières heures, la nébuleuse sensation de sa présence dans l'appartement baignait encore dans un jus vaseux. Des bribes de dialogue avec un quidam qui lui avait ouvert la porte. Les vomissements répétés et l'odeur de détergent. Puis elle avait peu à peu pris la fuite dans le sommeil.

Tard dans la nuit, elle s'était réveillée dans son lit en croyant qu'il était parti. Ou qu'elle avait fait un rêve. Maintenant, tout n'était plus que silence, misère et coups de boutoir dans le crâne. La pièce, autour d'elle, était sombre. Seul un rai de lumière venu du couloir se faufilait par une fente de la porte. Elle l'appela d'une voix pitoyable. Prononça tout haut son prénom. Il fallait qu'elle sache s'il était là. Il arriva avec un plaid sur l'épaule, se coucha, étendit le bras au-dessus d'elle pour répartir la couverture entre eux deux. Sa peau nue tenait d'une consolation irréaliste.

— Tu étais où ? articula-t-elle mollement.

— Sur un divan dans l'atelier. Mais on est mieux ici.

Elle se rendormit. Mais la macabre atmosphère du vernissage à la galerie Odin refit surface. Elle se souvenait vaguement d'avoir jeté un verre de vin blanc à la tête du journaliste. Des fractions d'images nauséuses tournaient comme dans un hachoir. Seule solution, éviter de bouger la tête.

— C'était lamentable, hein ? chuchota-t-elle.

— Un peu hors normes, je pense. Mais là, il faut dormir. Demain, la gueule de bois sera passée, entendit-elle encore.

— Tu crois ? geignit-elle.

— Je le sais.

— Je pue l'alcool et le vomi ?

— Pas tant que ça. Et dans l'atelier, ça sent l'essence de térébenthine.

Quand elle se réveilla de nouveau, un rayon de soleil gris ébauchait les contours de la pièce. Il était couché à côté d'elle, comme un garde du corps. À ceci près que les gardes du corps ne grimpent pas souvent dans le lit des gens.

Et voilà que c'était le matin. La fin de la matinée, peut-être ? Elle l'entendit fouiner quelque part dans la maison. Il fallait qu'elle aille aux toilettes, coûte que coûte. Elle tangua jusqu'à la salle de bains, atteignit la cuvette. Puis une fois devant le miroir, frissonna d'horreur à la vue de sa personne. Elle but goulûment au robinet. Une douche ne serait pas un luxe. Mais elle n'y arriverait pas. Elle s'aspergea juste le visage et le cou d'eau glacée, et retourna au lit.

Gorm entra dans la chambre. Pouvait-elle lui prêter une clef ? Il allait chercher ses affaires à l'hôtel, et régler la note.

— Ce serait plus pratique que tu n'aies pas à descendre m'ouvrir quand je reviendrai, si tu veux bien de moi ici.

— D'accord, mais je ne sais pas où elle est, répondit-elle simplement.

— Je l'ai trouvée. Je reviens tout de suite.

En ouvrant les yeux, elle sentit clairement une odeur de café. Elle attrapa sa robe de chambre, sortit dans le couloir et descendit quelques marches de l'escalier, accrochée à la rampe. Les chaussures de Gorm étaient posées sous le portemanteau. Des bruits lui parvenaient de la cuisine. Elle

se traîna jusqu'à la salle de bains et sentit que la douche restait d'actualité. Sa tête menaçait d'exploser, mais la nausée n'était plus aussi violente.

La chambre sentait encore le vomi, trouva-t-elle. Elle ouvrit grand la fenêtre sur l'air humide du dehors. *Mon Dieu, dire qu'il m'a trouvée dans cet état*, pensa-t-elle, et elle se couvrit les épaules d'un gros gilet noir.

Il était attablé devant un café et lisait le journal.

— Ah, te voilà, fit-il avec le sourire, comme si c'était lui qui la recevait. J'ai acheté du pain frais. J'ai vu des œufs et du bacon dans le frigo. Ça te dit ? lui demanda-t-il d'une voix enthousiaste en se levant de table.

— Je ne crois pas que je puisse, répondit-elle doucement, et elle s'assit sur la première chaise venue.

— Alors je mangerai pour deux. Du café ? Du lait ?

Une bouchée après l'autre, elle finit par déjeuner. Et réussit enfin à lui dire qu'elle était désolée.

— Tu as autant de résistance qu'un moussaillon en permission, se moqua-t-il avec un sourire qui déferla vers elle par-dessus la table.

Elle se ressaisit pour demander qui étaient ceux qui lui avaient ouvert la porte. Mais le téléphone sonnait.

— Tu veux que je réponde ? demanda-t-il.

Elle se leva, sortit dans le couloir et décrocha.

La diction fortement articulée d'A. G. ne la surprit pas vraiment, mais lui fit quand même l'effet d'un coup de boule. Il lui demanda comment s'était passé le vernissage. Elle répondit. Ou cracha tant bien que mal une réponse. En allemand. À propos des photos intimes dont il avait truffé cette feuille de chou. La salve terminée, elle ne se souvenait déjà plus de ce qu'elle lui avait dit. Juste qu'elle avait vidé son sac. Et qu'il en avait presque eu le souffle coupé. C'était un exploit en soi, se dit-elle avec satisfaction en raccrochant brutalement. Au risque de ne plus pouvoir se relever, elle se laissa tomber à genoux et arracha la prise. Quand elle leva

les yeux, les longues jambes de Gorm étaient plantées dans l'encadrement de la porte.

— C'était *lui* – ton agent berlinois ? s'enquit-il en lui tendant la main.

— Oui. C'était A. G. Mais maintenant, je me suis débarrassée de lui, dit-elle hors d'haleine, et elle attrapa la main tendue.

— Il n'a pas de nom ?

— August Gabe, un nom complètement ridicule, mais tout le monde l'appelle A. G., répondit-elle avec un mépris mal contenu.

Ils se rassirent à la table de la cuisine. Elle sentait sa respiration se calmer. C'était comme ça, une fois les choses clairement remises en place.

Et Gorm ne lui posait pas de questions. Il ne disait rien. Ce qui ne la dérangeait pas. Au contraire. Mais il sortait soudain un carnet de sa poche de chemise. Un carnet comme celui que sa grand-mère utilisait pour marquer le nombre de seaux de pommes de terre qu'elle avait plantés, ou d'autres choses qu'elle ne devait pas oublier. Il le lui tendit par-dessus la table.

— Je voudrais que tu saches un peu ce que je pense. Ce que je n'arrive pas à dire. Aujourd'hui, pendant que j'attendais que tu te réveilles, je t'ai écrit.

Le carnet se retrouva dans sa main. Encore tout chaud au sortir de la poche de chemise.

— Ne lis pas pendant que je suis là. Ce serait impudique. Attends, lui ordonna-t-il en baissant les yeux.

— Je pourrai lire quand ?

— Quand je serai parti, répondit-il.

Il l'avait rendue curieuse. Mais elle glissa sans un mot le carnet dans sa robe de chambre contre son sein, et serra par-dessus les pans de son gilet.

— Le voilà en sécurité, dit-elle avec sérieux.

Le soir succédait à une journée d'écoeurement et de lumière déformante. La gêne et la honte étaient derrière elle. Toutes choses ont une fin. Ils avaient opté pour le salon du fond. Gorm veillait sur le feu, le tisonnier à la main. Il sortit une cigarette, souffla sa fumée dans la hotte. Elle en fut étonnée. Aucun fumeur de son entourage ne tenait autant compte d'autrui. Puis il jeta la moitié de sa cigarette dans l'âtre, se retourna vers elle et parcourut la pièce des yeux.

— On dirait que ton installation ici est aussi transitoire que la mienne à Grandegården.

— Il va falloir que j'aménage mieux, petit à petit. C'est ici que je veux habiter et pas ailleurs, déclara-t-elle.

Le canapé et la table devant la cheminée étaient les seuls meubles du salon, en dehors des étagères murales, quasiment vides.

— Il est à toi depuis longtemps, ce grand appartement ? lui demanda-t-il.

Elle réfléchit. Le décompte du temps qui passe n'était pas son fort.

— Ça commence à faire un moment. Je ne me souviens pas de l'année, mais je l'ai acheté après ma première expo à New York. Mes toiles s'étaient vendues à des prix fous. Ma logeuse est devenue veuve et elle a voulu vendre. Comme je louais son grenier à linge comme atelier depuis les Beaux-Arts, j'ai pu acheter sans enchères. Quand elle est morte, j'ai pris un couple de locataires adultes pour qu'ils surveillent la maison quand je n'étais pas là. Manifestement, ils ne sont pas chez eux en ce moment.

Elle suivit son regard. Vers les fenêtres habillées de lourds rideaux doublés, tirés sur les côtés et retenus par des embrasses ornées de rosettes métalliques. Ces rideaux s'y trouvaient à son arrivée. De même que les lustres des pièces de séjour, les boiseries d'origine et les vieilles portes intérieures à double battant aux vitres biseautées.

— Il aurait fallu rénover tout ça, soupira-t-elle.

— Combien as-tu dû lâcher pour un logement sur deux étages dans ce quartier ?

Elle admit qu'elle ne se souvenait pas précisément, mais indiqua un chiffre.

— J'avais la somme, à ce moment-là, et il me fallait un endroit en Norvège, pour pouvoir voir mon fils.

— L'homme d'affaires en moi me dit que c'était un coup réussi. Un bon investissement, fit-il avec ce sourire vibrant, si particulier, qui était le sien.

Maintenant, elle se rappelait. Elle se rappelait comme son visage pouvait devenir mobile. Surtout la bouche. Agitée de tiraillements comme si elle voulait se détacher du reste du visage.

— Maintenant, je m'en félicite, tu imagines bien, dit-elle sans quitter cette bouche des yeux.

— Tu n'as pas d'appartement à Berlin ?

— Non. A. G. est propriétaire de l'atelier où je logeais, répondit-elle.

Sa bouche. Avait-il les mêmes traits la dernière fois qu'elle l'avait vu ? Faire le portrait d'un visage aussi remuant ne devait pas être simple, se dit-elle. Difficile, mais pas impossible.

— Tu es embêtée ? demanda-t-il.

— De ne plus avoir à retourner à Berlin ? Non ! Plus jamais je ne mettrai les pieds dans l'écurie A. G., affirma-t-elle résolument.

— Pour toi, quand c'est fini, c'est fini ?

— Oui, je pense bien. Pas pour toi ?

— Ça dépend. Je suis venu spécialement à Oslo parce que je savais que tu inaugurerais ton expo à la galerie Odin. Que tu étais là. J'avais besoin de te revoir, après toutes ces années. De savoir où tu en étais.

— J' imagine que tu as été témoin de cette scène lamentable du début jusqu'à la fin. Que tu m'as vue balancer un verre de vin à la figure d'un journaliste et planter tout le monde en plein vernissage. Putain !

Il s'était levé, la regardait, debout devant la cheminée. Et ce regard calme déclencha le rembobinage.

— Mais il y a eu pire, poursuivit-elle. Quand on était jeunes, la fois où tu m'as surprise en train de faucher une jupe au rayon femme de Grande & Co.

— C'est que tu en avais besoin, commenta-t-il avec un bref sourire.

— Oui. Le prof de TP m'avait dit que je devais venir en jupe à son cours, et je n'avais pas de sous... — le vieux cochon, marmonna-t-elle.

Le sourire de Gorm tremblota de nouveau.

— Le journaliste te les a mises sous le nez, les photos de son canard ? C'est ça qui t'a fait perdre les pédales ? lui demanda-t-il en se rasseyant près d'elle sur le divan.

Impossible de continuer à regarder sa bouche. Mais elle était plus près.

— Oui. Mais c'était quand même trop con, affirma-t-elle.

— Les gens qui aiment ta peinture ont peut-être trouvé ça courageux. Ton agent peut bien alimenter la presse à scandale du monde entier avec des photos de toi dans son lit, à la longue, il finira par perdre la partie.

— Tu ne le connais pas. Tu n'as pas idée de ce qu'il est capable de mobiliser pour obtenir ce qu'il veut.

— Si tu le dis. Mais tu pourrais simplement le laisser faire jusqu'à ce qu'il se fatigue, non ? T'en foutre. Dans ton secteur d'activité, la nudité, c'est naturel, et même *obligatoire* dans certains cas de figure.

— Ce n'est pas là la question. La morale hypocrite de la presse à scandale norvégienne a ses propres règles.

— Tu n'as qu'à porter plainte contre lui, si tu veux.

— Il est malin. Ces photos, il ne les a pas vendues, il les a envoyées anonymement.

— Tu le sais ?

— Non, mais je le connais. Et puis ça changerait quoi, que je le dénonce ? Que je me retrouve encore un peu plus exposée ?

— Peut-être. Mais si tu ne peux pas supporter l'idée des gros titres dans des revues racoleuses, tu as un problème.

— Parce que toi, tu ne considères pas ça comme un problème ? lança-t-elle.

— Moi, je suis chef d'entreprise dans une petite ville : qu'on publie des photos de moi au pieu dans des magazines, ce serait honteux et contraire aux bonnes mœurs. Et encore, tout dépend de l'identité de la partenaire. Si c'était toi, je le prendrais sans doute très calmement. Peut-être même que ça me plairait.

— Foutus mecs, dire des trucs pareils, vous êtes bien tous les mêmes.

— Pardon. Tu as sûrement raison. Mais en ce qui te concerne, tu es quand même une artiste internationalement connue. Tu peux te permettre de te moquer de ce que pensent les gens dans ton pays d'origine.

— Mais mon pays d'origine, j'y suis revenue. Je compte y habiter. Pouvoir sortir dans la rue et regarder les gens dans les yeux.

— Oui, bon. Je comprends, dit-il.

— Tu es sûr ? Toi qui ne veux même pas que je lise ce que tu as écrit avant que tu ne sois parti ?

Il se taisait. *Je l'ai blessé*, pensa-t-elle. Puis il se tourna vers elle.

— Je suis conscient que tu as mené ta propre vie, tout comme moi. Ça n'aurait pas de sens que je te fasse la morale, ni que je qualifie A. G. de salopard. C'est sans doute simplement quelqu'un qui aime le fric, et il a senti qu'il était en train de perdre son pouvoir sur toi et ton travail.

— Tu es toujours aussi flegmatique ? demanda-t-elle.

— Oui, en fait. À moins d'avoir peur, ajouta-t-il après réflexion.

— Et c'était quand, la dernière fois que tu as eu peur ?

— Quand j'ai fait ouvrir ta porte par Securitas en ne sachant pas du tout sur quoi j'allais tomber, répondit-il. J'ai eu peur du scénario répétitif.

— Quel scénario ?

— Les gens qui comptent le plus pour moi qui n'ont plus envie de vivre.

— De qui parles-tu ? s'étonna-t-elle.

— De ma sœur, cet automne. Heureusement, on l'a trouvée à temps. Mais il y a des années, mon père y est arrivé.

Elle ne put s'empêcher de chercher des yeux son visage. Mais il se détourna et se passa lentement la main sur la nuque. Comme s'il n'avait rien dit.

— Comment va-t-elle, maintenant ? demanda-t-elle au bout d'un instant.

— Bien, je crois. On habite ensemble à Grandegården, et elle a commencé à travailler dans la boîte.

— Tu sais pourquoi elle a fait ça ?

Comme tourmenté par une soudaine agitation, il se leva, lui tourna le dos et se planta de nouveau devant la cheminée. Il se saisit du tisonnier, et entreprit d'étaler les braises avant d'ajouter méticuleusement deux bûches. Puis il fit volte-face.

— Elle dit que tout était devenu noir. Sans raison. Mais je ne sais pas.

Il la regardait droit dans les yeux, le tisonnier à la main.

— Et toi, Rut ? Est-ce que tu fais partie des gens qui pourraient en venir là ? Par exemple si ton agent allemand continuait à diffuser des photos dans la presse de bas étage du monde entier ?

— Bon Dieu, non. Il y aurait plus de risques que j'aille à Berlin renverser un grand seau de sous-couche blanche sur la tronche de cette enflure.

Il sourit un peu. Mais il n'avait pas l'air convaincu.

— Et toi ? Tu pourrais en arriver à vouloir mourir ? lança-t-elle, comme une provocation.

Il posa le tisonnier et s'assit à côté d'elle. Tout près.

— Non. Sinon, je l'aurais fait depuis longtemps, répondit-il gravement.

Il venait de l'aider à transporter deux grandes toiles tendues de l'atelier dans le débarras du fond. Elle se disait qu'ils pourraient manger quelque chose. Il lui demanda soudain s'ils ne pourraient pas retourner à la galerie Odin. Il avait envie de revoir les tableaux avant de rentrer dans le Nord. De les voir vraiment.

Cette seule pensée suffit à la mettre mal à l'aise.

— Non, allons plutôt au parc Frogner, répondit-elle. Quand repars-tu ?

— Lundi, prononça-t-il sans la regarder.

Le mot lui fit l'effet d'une condamnation. Il fallait faire quelque chose. Elle attrapa sur sa table son bloc d'esquisses et un fusain, les posa sur le chevalet installé sous une des fenêtres du rampant.

— Mets-toi sous cette poutre un petit moment, lui enjoignit-elle.

Il lui obéit.

— Je peux fumer une cigarette, pendant ce temps ?

— Non.

— Qu'est-ce que je fais pour m'occuper ?

— Tu ne bouges pas et tu me regardes. Ne parle pas. Pense au peu de temps qu'il nous reste d'ici lundi.

Il commença par obtempérer. Elle ébaucha le visage. Les tendons du cou. Leurs regards se croisèrent. Il la vit soudain et quelque chose se produisit. Il n'était plus son modèle. Il ôta ses lunettes, les posa au milieu du fouillis de la table et s'avança lentement vers elle. Lui retira le fusain, qu'il glissa sur le chevalet. Puis la prit par la taille, la souleva et la porta dans le couloir jusqu'à la chambre.

— Là ! souffla-t-il en s'abattant avec elle sur le lit défait.

Le carnet tomba de l'encolure de Rut et atterrit quelque part sur le sol.

Les gestes se firent précis. Ils travaillèrent à se débarrasser chacun des vêtements de l'autre. Lui s'appliquait avec lenteur. Elle avait pris du retard, mais gagna à force de persévérance et

d'astuces. Il finit par se rendre et se laissa faire tandis qu'elle lui enlevait le reste. Elle desserra sa boucle de ceinture. Défit des boutons. Négligea une chaussette. Et comme elle perdait du temps dans la contemplation de son torse, il se retrouva sur elle et la prit à pleins bras. Les années défilèrent à l'envers. Gorm et elle dans une chambre d'hôtel à Oslo. La sonnerie du téléphone lui avait soudain rappelé qu'elle était mariée à un autre homme. Mais ce n'était plus le cas. Elle était libre. Elle se laissait prendre librement. Oublié les battements dans sa pauvre tête migraineuse. Elle se laissait gagner par le rythme. Le lit entama une séquence grinçante. Elle s'en rendit compte. Mais cette pensée n'était qu'un grain de sable gentiment trivial. Une literie neuve serait bienvenue.

* * *

Depuis la fenêtre de la salle à manger, elle le vit lever la main à son intention, alors qu'un rayon de soleil hivernal tentait vainement de changer la haie en or.

La séparation, songea-t-elle, était-ce pire cette fois ? Pire que de se séparer de son frère jumeau pour pouvoir quitter la maison ? De s'en aller en laissant son fils derrière elle pour entrer aux Beaux-Arts à Oslo ? Et plus tard, de l'abandonner – pour aller peindre dans l'écurie A. G. à Berlin ? Sans doute pas.

Mais bien des années étaient passées, elle ne pouvait plus se bercer dans l'illusion que tout puisse finir par s'arranger, voilà d'où lui venait cette impression pénible. Et cette fois, ce n'est pas elle qui s'en allait. Elle était celle qui restait.

Elle retrouva le carnet sous le lit. Eut une velléité de le lire tout de suite, mais renonça et le glissa sous son oreiller. Il fallait l'économiser. Le garder comme consolation. Une autre personne lui voulait du bien – qu'il était donc bizarre d'en être aussi certaine. Cet immense appartement, maintenant qu'il était parti, c'était absurde. Elle tourna en rond dans l'atelier

sans réussir à rien entreprendre. Des images de ce qui s'était passé à la galerie Odin se remettaient à lui vriller la conscience. Elle n'avait pas repris contact pour s'excuser. N'avait pas non plus rebranché son téléphone. Sauf quand Gorm avait dû appeler son entreprise et sa sœur. Elle enfonça la prise.

Elle avait toujours su qu'elle était seule. Là n'était pas le problème, se disait-elle. Mais cette fois, elle savait ce que voulait dire *ne pas être seule*. Ils ne s'étaient rien promis. Ou plutôt, dans son inconscience, il lui avait affirmé qu'il serait toujours à ses côtés quand elle aurait besoin de lui, où qu'elle se trouve dans le monde. Mais il venait de repartir s'occuper de son entreprise à 1 300 km de là.

Le poste de radio était posé sur une étagère près du vieux divan. L'un et l'autre se trouvaient au même endroit depuis vingt ans au moins. Le transistor vert, de marque Kurer, était déjà là à l'époque où elle louait le grenier à linge comme chambre et comme atelier. Elle l'alluma, laissa tourner une musique qui ne lui disait rien. Elle avait posé à côté la statuette de Jørgen. Un chien coupé en trois. Elle se souvenait que le sculpteur avait peint un pelage tacheté, pour qu'il ressemble au dalmatien de Michael. Entre-temps, la peinture s'était usée. La statuette l'avait suivie partout depuis qu'elle avait quitté l'Île et ces gens qui avaient poussé son frère dans la tombe.

Une voix d'homme fit soudain irruption, très correcte malgré les crachouillis, annonça que le chalutier *Belsund*, spécialisé dans la pêche à la crevette, avait chaviré à l'ouest de Bjørnøya, et qu'on craignait d'avoir à déplorer sept victimes. Rut les imagina, ceux qui avaient quelqu'un à bord. Leurs dos. Leurs regards fous. Elle se souvenait de l'atmosphère sur l'Île quand arrivait la nouvelle d'un naufrage. Les pleurs. Le silence. Quand on avait la chance de récupérer un corps, c'était toujours ça. La glaciale vérité de la mort.

La mort, Gorm en avait parlé. Il savait ce qu'était le deuil. Elle éteignit la radio et descendit l'escalier. La cuisine et les

pièces de séjour donnaient sur la rue. Elle se posta à l'une des fenêtres de la salle à manger. Le portail s'était refermé. Le taxi n'y était plus. Ni Gorm. Quelques rares voitures étaient garées le long du trottoir. Les passants en tenue hivernale défilaient à vitesse variable. Deux vieux avançaient agrippés l'un à l'autre. Un jeune homme au manteau bien trop léger marchait avec décision, penché vers l'avant. Sous les lampadaires, la lumière bleu-gris était striée de colonnes jaunes.

Gorm avait devant lui un long voyage, même si le vol était direct. Elle allait devoir attendre au moins trois heures avant de pouvoir l'appeler à l'un des trois numéros qu'il lui avait donnés. Un pour son bureau, un pour la grande maison, et un pour sa chambre dans les bâtiments de l'entreprise. Elle n'en était pas moins constamment attirée par le téléphone, dans le couloir. Elle décrochait. Raccrochait. *Je me comporte comme une adolescente amoureuse qui croit avoir été sauvée par un prince après s'être soulée à mort pour fuir la méchanceté du monde.* Or elle était plus qu'adulte, avec derrière elle un mariage cassé depuis longtemps, et un fils de dix-sept ans qu'elle ne voyait presque jamais.

Elle alla dans la cuisine, ouvrit le réfrigérateur et regarda à l'intérieur. Où étaient passées toutes ces années ? Toutes ces journées à s'échiner dans des pièces trop froides, le pinceau ou le fusain à la main ? Toutes ces nuits dans des villes qu'elle n'avait jamais le temps d'explorer ? Tous ces vernissages, durant lesquels A. G. la plantait devant ses propres œuvres en de ridicules mises en scène destinées aux photos des journalistes ? Qu'était-il advenu de Rut, l'être humain, et de ses sentiments ? Elle ne s'en souvenait plus. Peut-être les avait-elle mis au placard. Dans l'intention de les ressortir plus tard.

Et si plus tard avait commencé ?

Pendant qu'elle était là, devant le frigo ouvert, en train d'aspirer directement au tube des œufs de poisson, elle découvrit dans son cerveau le picotement d'une petite écharde révélatrice.

Elle avait refusé de se lier parce qu'elle voulait peindre. Quand elle ne serait plus là, quand tout serait fini, ses tableaux, eux, y seraient encore. Ils appartenaient à ceux qui les voulaient pour les regarder. À ceux qui avaient acheté des fragments de ce qui était censé être elle, mais ne l'était pas. Ces fragments de réel la dépassaient. Et ne dépendaient pas de sa présence.

Les trois heures passées, après avoir lavé et trié le contenu de quatre bocaux remplis de vieux pinceaux, elle retourna au téléphone. Elle composa d'abord les numéros privés, sans obtenir de réponse. Puis elle passa à celui du bureau. Une voix de femme au ton aimable et commercial lui apprit dans un dialecte policé qu'elle était en communication avec Grande & Co.

— Bonjour. C'est Rut Nessel à l'appareil. Pourrais-je parler à Gorm Grande ?

— Il est en déplacement et ne sera pas joignable avant demain. Voulez-vous que je transmette un message ?

— Dites-lui simplement que Rut Nessel a appelé. Merci beaucoup.

Après avoir raccroché, elle monta à l'atelier, alluma toutes les lumières et glissa les pieds dans ses chaussons de feutre maculés de peinture. Puis elle posa son gros bloc d'esquisses sur le chevalet et alla chercher la boîte métallique contenant ses pastels gras.

Elle commença par tracer quelques contours rapides. Le campa sur la feuille. Puis elle laissa jouer les couleurs, sans réfléchir. Les étirant soigneusement pour qu'elles fondent et se mêlent sous ses doigts trempés dans l'essence de térébenthine. D'abord aux endroits où le mouvement du torse se dégageait, puis sur les membres. La forte musculature. Peu à peu, elle le construisait devant elle, cet homme. Bientôt à pleine paume. Donnant aux couleurs la douceur du velours, leur faisant prendre vie. Elle revivait leurs étreintes. Puis elle finit par s'oublier elle-même, et s'engouffra dans le tableau.

Lorsqu'elle entendit le dernier passage du tram, elle se redressa et, debout devant la toile, regarda son travail. Une joie subite l'envahit. En réalité, elle devait l'avoir ressentie depuis un bout de temps, sans en prendre conscience. Elle s'étira, bâilla. Puis elle rangea les pastels dans leur boîte, plongea un chiffon dans la térébenthine et se frotta les mains. Alors qu'elle avait éteint les lumières de l'atelier et s'apprêtait à fermer la porte, elle vit le corps de Gorm sortir de l'ombre dans une aura orangée.

Le carnet était bien sous l'oreiller. Là où elle l'avait posé. Elle alluma la lampe au-dessus du lit et l'ouvrit. Son écriture était ferme et penchée. Mais par-dessus les lignes denses, les mots chuchotaient :

Le temps qui s'est écoulé n'a pas d'importance. Il a neuf ans et devant lui, par terre, il y a une fille immobile, la tête ensanglantée. Juste avant, elle lui rendait ses lunettes qu'elle avait ramassées dans le gravier, là où son vélo s'était renversé. Il a suffi qu'elle actionne la sonnette détraquée pour qu'elle remarque. Mais les autres arrivent. Et tout est abîmé. On se moque de lui, il jette un caillou contre un poteau. Et la voilà inerte. La tête en sang. Il se souvient de sa solitude quand il croit l'avoir tuée. Et de son soulagement au moment où elle ouvre les yeux et lui dit une phrase qu'il a oubliée. Et pourtant, plus tard, il laissera chaque fois quelqu'un gâcher leurs rencontres. Jusqu'à aujourd'hui. Puisqu'il a enfin réussi à forcer sa porte, et qu'il restera jusqu'à ce qu'elle se réveille et le regarde. Elle est l'Autre de sa vie. Non pas celle qui doit lui appartenir. Celle qu'il doit aimer.

Elle se mit à pleurer. Pleura jusqu'à claquer des dents. Se réfugia dans les toilettes, y resta le temps de se calmer, et arracha plusieurs feuilles de papier pour se moucher. Puis elle ouvrit la porte de l'atelier sans allumer. Et s'inclina cérémonieusement devant le chevalet.

— Merci, dit-elle tout haut.

Le téléphone la réveilla. *Si c'est A. G., je raccroche sans un mot*, pensa-t-elle avant de se précipiter dans l'escalier.

Elle attrapa le combiné et lâcha un prudent "allô". Elle n'entendit d'abord que la friture sur la ligne. Puis vint la voix de Gorm.

— Allô, Rut, tu es là ?

— Oui, pardon, je pensais que c'était peut-être quelqu'un d'autre, à cette heure, répondit-elle en notant ses propres bégaiements.

— A. G. t'a fait des histoires ? C'est pour ça que tu as essayé de me joindre ? lui demanda-t-il.

— Non. Je voulais juste savoir si tu étais bien arrivé.

— Tout s'est bien passé. On a eu des turbulences et un atterrissage un peu laborieux. Mais j'ai l'habitude. Ce qui est bien pire, c'est que tu ne sois pas là.

— Ça aussi, tu dois pourtant y être habitué, rétorqua-t-elle un peu vite.

— Quelques jours avec toi, et je crois déjà que ça va rester comme ça tout le temps. Excuse-moi d'appeler si tard. La secrétaire était partie quand je suis arrivé. Je viens seulement de voir ton message.

— Tu es au bureau à cette heure ?

— Oui. Je suis d'abord passé par Grandegården pour voir comment allait Marianne. Mais j'ai une cafetière et des chemises propres, ici, alors je vais passer mon courrier en revue, et j'aurai fini pour demain matin.

— Tu vas dormir dans ton bureau ?

— Non, dans la pièce à côté. Il y a tout ce qu'il me faut. Sauf une certaine Rut.

— Même un lit ?

— Non, mais un canapé-lit, à deux places, précisa-t-il.

— Avec quelqu'un dedans ?

— Non. Je l'ai hérité de mon père, répondit-il en riant.

— Il avait quelqu'un, lui ?

— Si c'est le cas, il ne me l'a pas raconté. Je t'ai réveillée ?

— Oui.

— Tu as peut-être froid, là, dans ton couloir ?

— Oui, un peu.

— Il ne faut pas. Retourne au lit. Écoute, demain, tu mets une couette et des chaussons prêts à servir à côté du téléphone, d'accord ? Et j'essaierai de t'appeler plus tôt.

Silence. Son souffle au plus près de l'oreille.

— On peut quand même parler un peu ? réussit-elle à articuler.

— Volontiers. Comment vas-tu ? demanda-t-il.

— J'ai lu ce que tu as écrit dans ton carnet, dit-elle en remontant ses pieds sous elle.

Nouveau silence.

— Et c'était trop pour toi ?

— Non. Je me suis endormie en pleurant.

— Tu as pleuré... mais voyons... ce n'était pas le but.

— Je le sais. Mais tu me manques.

— Alors on est deux dans le même cas. Il va falloir arranger ça, répondit-il sur un ton déterminé.

— Oui, fit-elle en réchauffant de la main gauche ses oreilles glacées.

— J'ai réfléchi dans l'avion. Je me demandais quand on se verrait la prochaine fois. Et j'ai pensé : on va à Paris pour quelques jours aux alentours de Noël et du Nouvel An. Tous les deux.

— Je dois travailler. Je ne peux pas prendre de vacances.

— Quand je t'appellerai d'une cabine téléphonique à Paris le soir de Noël et que tu seras restée toute seule, tu ne pourras pas travailler non plus. Il te faut des vacances à Noël, comme tout le monde, répliqua-t-il sans hésitation.

— Peut-être. Il faut que je voie comment je vais m'y prendre dans les temps qui viennent.

— Je comprends bien. Mais tu sais, Rut, on a beaucoup d'années à rattraper.

— Pourquoi Paris ?

— C'est là-bas que vont tous les couples qui se retrouvent, non ? dit-il.

— Je n'en sais rien, répondit-elle sans manières.

— Tu verras quand on y sera.

— Je n'ai jamais entendu parler de l'endroit où devaient aller les couples d'amoureux, remarqua-t-elle. C'est joli.

— N'est-ce pas ? Donc il faut qu'on aille à Paris à Noël.

— OK. Je vais peindre comme une forcenée pour y arriver. Son souffle, de plus en plus près.

— Tu crois qu'un jour, dans l'avenir, tu pourrais peindre ici ? Dans la grande pièce en haut du nouveau bâtiment de l'entreprise ? lui demanda-t-il.

Comment lui répondre ?

— Je ne peux pas m'installer dans le Nord. C'est là qu'est l'Île.

— Notre ville n'est pas ton île, Rut.

— Elle serait beaucoup trop près.

— Je comprends, admit-il.

— On a le téléphone, poursuivit-elle.

— On a le téléphone, oui. Et puis, ici, c'est le chaos. Je suis en train de moderniser la maison de mon enfance. Marianne et moi, on habite un chantier. On a mis de côté la plupart des meubles. Les travaux se sont arrêtés en octobre. Mais après le Nouvel An, ça va repartir de plus belle. Je compte éliminer les vieux revêtements et tout repeindre en blanc. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Ta maison n'aimera peut-être pas.

— Pourquoi pas ?

— Ça ne réussit pas à toutes les maisons, qu'on les rénove. Ça les abîme.

— Mais j'ai besoin de faire le ménage. Moi, ce n'est pas une île que je veux oublier, c'est le Grandegården glacial d'autrefois.

— Oui. Mais ne punis pas la maison. Rafraîchis-la plutôt dans le style ancien, en refaisant les peintures et les tapisseries.

Elle entendit qu'il réfléchissait.

— Tu es toujours là, Gorm ?

Il lui vint soudain à l'esprit qu'il devait être épuisé.

— Elle est en très mauvais état, cette maison ? C'est la grande décrépitude ? insista-t-elle.

— Non. À Grandegården, on a toujours tout réparé quand il fallait. Sauf les sentiments. De ce côté-là, c'était pourri à cœur.

— Il faut que tu prennes contact avec des gens qui savent restaurer l'ancien. Elle doit être unique en son genre dans la ville, ta maison. Elle a échappé aux bombardements. Elle date de quand ?

— Ça... Je devrais le savoir. Je m'occuperai de ça après le Nouvel An, conclut-il en riant.

Et elle lui fit écho. Ils riaient ensemble, chacun à un bout du pays. Par-delà les montagnes et les plaines, les fjords et les lacs. À travers les bourrasques et la brume. Les lignes téléphoniques tenaient parfois d'un vrai miracle.

Cette fois, c'était la sonnette qui l'avait réveillée. *A. G. !* se dit-elle. *Il est là, et il sait que je suis seule.* Pensée absurde, elle le sentait. Mais quand même. Tout pouvait arriver. Au deuxième coup de sonnette, elle se faufila hors du lit, comme si celui qui était là, en bas, pouvait entendre le moindre de ses mouvements.

Elle enfila sa robe de chambre et descendit discrètement l'escalier. Depuis la fenêtre de la cuisine, on pouvait voir le portail, mais pas le perron. On sonnait de nouveau, cette fois au rez-de-chaussée. Plusieurs fois. Au bout d'un moment, depuis son poste d'observation derrière les rideaux, elle vit un homme franchir le portail. Ce n'était pas lui.

Mais l'inquiétude s'était installée. Il y avait de l'hostilité dans le silence de la grande maison. L'idée de ne pas savoir ce que cet homme voulait déclencha des flots d'angoisse. Et si c'était une ruse ? Si *A. G.* avait envoyé quelqu'un sonner